

LE PROCES DU THEATRE
Ou
Le théâtre accusé des 7 péchés capitaux

Raphael Toriel

« La vie est une pièce de théâtre : ce qui compte, ce n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée »

Sénèque

Par ordre d'intervention :

Le Théâtre – h ou f
Le Président du Tribunal – h ou f
Le Premier Assesseur – h ou f
Le Deuxième Assesseur – h ou f
Le Procureur de la République – h ou f
L'Avocat de la défense – h ou f
Pandora – f
Un Huissier – h ou f
Premier Garde – h ou f
Deuxième Garde - h
Le Fou ou la folle – h ou f
Maître Jacques - h
Scapin - h
Figaro - h
Volpone - h
Don Diègue - 1er enfant
Le Comte - 2è enfant
La Lectrice

I

L'orgueil

Le rideau s'ouvre sur une salle de tribunal sombre. On ne voit rien, mais l'on entend des bruits de conversations. La lumière éclaire en premier l'estrade et le banc de justice, la cour entre et les assesseurs se placent en silence. Le président du tribunal, s'assoit majestueusement, les assesseurs suivent. Le président frappe de son maillet les trois coups avec solennité. Après un court instant de silence, les bruits de fond reprennent. Le juge frappe alors une nouvelle fois les trois coups, suivis par une succession de petits coups secs de rappel à l'ordre. Le silence se fait, enfin...

Le Président : *grandiloquent et hautain.* Nous sommes ici, aujourd'hui, pour juger le théâtre.

La lumière éclaire à présent « le théâtre » représenté par un homme ou une femme moulés dans un habit de rat d'hôtel (noir, blanc, ou doré ou un panachage entre deux de ces couleurs) tenant devant son visage deux masques de théâtre antique, l'un riant et l'autre triste. Il est, tout à la fois, la comédie et la tragédie.

Murmures sur scène et dans la salle. Nouveaux coups de maillet.

L'acte d'accusation est si long, les griefs si conséquents que nous ne pourrions les évoquer qu'au fur et à mesure du déroulement des débats. *Murmures.* Néanmoins et pour permettre à tous de comprendre, je simplifierai celui-ci, en vous disant que l'accusé, ici présent, est poursuivi pour avoir exprimé sans relâche l'apologie des sept péchés capitaux. *Murmures. Le Président frappe nerveusement de son marteau.* Silence, ou je fais évacuer la salle !

Le Premier Assesseur : Monsieur le Président, vous ne pouvez pas !

Le Président : Comment, je ne peux pas ? Ne suis-je pas le maître, ici ?

Le Premier Assesseur : Je ne me permettrai pas !

Le Président : Comment ?

Le Premier Assesseur : Le Théâtre, c'est le public, sans spectateurs, il n'y a pas de Théâtre. L'en priver, c'est déjà le condamner. Et puis, ce public, c'est le peuple !

Le Président : Le peuple, toujours ce peuple...

Le Premier Assesseur : N'est-ce pas en son nom que nous allons juger ?

Le Président : *En aparté.* Quelle importance, de toutes les façons, nous savons, vous et moi qu'il est coupable !

Le Premier Assesseur : Dans ce cas, pourquoi un procès ?

Le Président : *De méchante humeur.* Bon, bon... Je continue donc là où vous m'avez interrompu ! *S'adressant au public.* Mesdames et Messieurs les Jurés, avant de céder la parole à l'accusation, je dois vous avertir de l'importance de ce procès. Par votre vote, tout à l'heure, vous déciderez de la vie et de la mort, non d'un homme, après tout qu'est-ce, mais de celle du théâtre, de tout le théâtre, la comédie comme la tragédie, le léger comme le puissant, le drôle comme le triste, l'ancien comme le moderne. *Il semble essoufflé par sa trop longue phrase, mais se force à reprendre.* Le théâtre est un corps vivant, vieux de vingt-cinq siècles et jeune de son présent, qui ne peut être séparé en morceaux choisis. Ce sera tout ou rien ! La parole est à l'accusation !

La lumière éclaire le Procureur de la République. Le deuxième assesseur intervient alors auprès du Président, discrètement à l'oreille.

Le Président : *Très affable.* Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Monsieur le Procureur, mais Monsieur le deuxième Assesseur a quelque chose à nous dire avant de vous rendre la parole.

Le Procureur retombe dans l'obscurité.

Le Deuxième Assesseur : Pour la clarté des débats, et au vu de l'âge avancé de l'accusé, ici présent, le théâtre, l'accusation, la défense et le siège, se sont mis d'accord pour débattre chronologiquement.

Le Président : *agacé.* Soyons clairs, dans la mesure du possible, nous commencerons par l'antiquité, pour finir à nos jours. A vous, Monsieur le Procureur !

Celui-ci s'éclaire à nouveau.

Le Procureur : Attendu que...

La lumière illumine l'avocat de la défense.

L'avocat de la défense : Objection !

Le Président : *Il frappe nerveusement son pupitre de son marteau.* Non, non, non, non, non, pas de ça, ici ! Pas dans mon tribunal ! Je ne veux ni « d'attendus » ni « d'objections » ! Des faits, des témoins, des arguments ! C'est compris, vous ? *S'adressant à l'avocat de la défense, celui-ci acquiesce du bonnet. Puis bien plus aimablement envers le Procureur.* Nous sommes d'accord, cher collègue ? *Léger signe de tête de ce dernier.*

Le Procureur : J'accuse le théâtre antique, d'arrogance ! Les hommes s'y prennent pour des dieux. Tous se croient investis d'une mission divine ! Leur suffisance les amène au crime. Sans fléchir, d'une main ferme, ils égorgent pères ou mères, sœurs ou frères, la conscience tranquille et l'âme sereine du devoir accompli. Quel exemple pour la jeunesse que ces fougueux guerriers, le glaive vengeur, les mains souillées du sang de leurs proches ? Quelle abomination que ce théâtre écarlate ! Eschyle, le grand Eschyle, que nous dépeins-tu dans l'Orestie ? Un père, Agamemnon, qui immole sa fille Iphigénie, pour un vent favorable et favorable à qui, à quoi ? À la guerre contre Troie, à tuer des amoureux, détruire une ville et son peuple ? Que de massacres ! Et ce grand exterminateur poignardé, à son tour, par son épouse, infidèle, pour venger la mort de sa fille sacrifiée ! Et le fils, Oreste, lequel plus tard, tuera sa propre mère et l'amant de celle-ci, vengeant à son tour, son massacreur de père ? Stupide Vendetta, juste bonne à décimer une famille ! Tout cela sous le couvert des dieux, Apollon en tête et Minerve et les autres. Et tout ce beau monde qui ne trouve rien de mieux à faire à la fin de l'histoire, que d'absoudre l'assassin matricide ! Belle morale que celle-ci ! Et ces femmes, Polyxène et Iphigénie, données en holocauste sur les élucubrations de devins séniles, qui partent à la mort, sourire aux lèvres. Et Antigone, bravant Créon, le tyran, jusqu'au tombeau, juste pour donner une sépulture à son fratricide de frère. Quel orgueil, quel immense et inutile orgueil ! Ah, il est beau le théâtre antique, quel exemple pour la jeunesse ! *Heureux de sa diatribe, il fait des effets de manches.*

L'avocat de la défense : *S'adressant au public.* Mon confrère voit de l'orgueil là ou il n'y a que modestie et arrogance là où un observateur impartial ne verrait que soumission. Ces personnages baignent dans une culture imprégnée de l'idée de destin. C'est le « mektoub » de l'époque. Ce destin est si puissant qu'il est inutile de tenter de lui résister. Ils baissent la tête, acceptent leur sort et lui obéissent conscients que leurs actes ne sont pas nécessairement les meilleurs, mais qu'ils leur sont dictés par bien plus puissants qu'eux.

Le Procureur : Et lorsque dans Antigone, Créon, ose soutenir en parlant de l'amour que son fils Hémon porte à cette dernière, «Mon fils m'obéit, son cœur ne bat que si je le permets ! », c'est de la modestie, peut-être ?

L'avocat de la défense : Mais, enfin, Créon c'est le mauvais, celui dont l'exemple est à ne pas suivre ! Le Théâtre antique pullule, de héros, grands de se soumettre au bien général ! Prenons-en un au hasard, ce malheureux Œdipe, qui, bien avant le complexe qui porte son nom depuis Freud, est une victime du destin. Il a tué son père et épousé sa mère, sans le savoir ! Il est Roi, adoré de son peuple pour l'avoir sauvé du cruel Sphinx. Il pourrait passer outre, refuser de quitter le trône, se révolter contre le sort, non, il accepte de se sacrifier et de partir, pour éloigner de Thèbes la peste qui la frappe. Où voir de l'orgueil, dans ce qui n'est que sage soumission à un destin qui le dépasse.

Le Procureur : Mais, c'est là qu'est l'orgueil ! C'est même là, l'ultime orgueil, croire sauver une ville en se sacrifiant ! Il ose même s'arracher les yeux, pour ne plus voir ses crimes. Oh, ultime aveuglement !

L'avocat de la défense : Il croit devoir se punir, d'une faute dont il est innocent et qui a pour nom, destin.

Le Procureur : Et pourquoi pas le suicide, puisque nous y sommes ! Ce que les dieux donnent, c'est aux dieux de le reprendre, non aux hommes de se l'ôter.

L'avocat de la défense : Mais enfin, vous ne voulez pas comprendre ! Cet homme se croit responsable de la peste qui décime sa ville bien-aimée.

Le Procureur : C'est stupide ! La peste c'est la peste, c'est une maladie, personne n'y peut rien, elle vient, elle passe, elle ravage et puis s'en va. Le sacrifice, même d'un roi, n'y change rien !

L'avocat de la défense : C'est vrai, mais les Grecs, eux ne le savaient pas !

Le Procureur : Tiens donc, c'est assez facile, ça, comme argument, cher collègue.

L'avocat de la défense : Je vais vous le prouver ! J'appelle à la barre Pandora, la première femme !

Pandora se lève dans la salle, elle est resplendissante, superbe, altière, habillée telle une grecque antique. Les protagonistes sont tous suffoqués par son charme. Elle quitte son siège et descend majestueuse sur la scène.

Le Premier Assesseur : Pandora, la première femme, l'Eve de toutes les Eve ?

L'Avocat de la défense : Parfaitement, Pandora, la femme, mère de toutes les femmes et par là mère de toutes les comédiennes et les héroïnes du théâtre.

Le Procureur : Mais c'est un mythe, elle n'existe pas !

Pandora : *Furieuse.* Un Mythe, un mythe, ai-je l'air d'un Mythe !

L'Avocat de la défense : Si Madame, n'existait pas, le théâtre antique ne serait pas et Prométhée ne serait pas enchaîné à son rocher.

Le Président : *Mettant fin à la polémique.* Huissier, faites prêter serment !

L'Huissier : Jurez vous de dire la vérité rien que la vérité, dites, je le jure.

Pandora : *Amusée.* La vérité, vous me demandez de dire la vérité, à moi ?

L'Huissier : *Sous le charme de Pandora, la respirant envouté.* Madame, c'est la règle.

Le Fou : *Qui s'illumine. Il est assis en lotus à côté du « théâtre », lui-même tourné vers la femme, fasciné.* Les hommes ne sont-ils pas fous de demander la vérité au mensonge !

Pandora : Suis-je donc là pour me faire insulter ? *A l'huissier.* Allez chéri, approche, que dois-je dire déjà ?

L'Huissier : Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

Pandora : *Riant sous cape.* Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. *A l'huissier.* Tu es heureux, mon cœur ? *Sans attendre la réponse, au Fou.* Na !

Le Fou : Simagrées et roueries de bonnes-femmes !

Pandora : *Offusquée.* Moi, une bonne-femme, moi Pandora, le cadeau des dieux aux hommes, seriez-vous devenu fou ?

Le Fou : Je le suis, madame, depuis l'aube des temps et compte bien le demeurer ! *Il lui fait une révérence.*

Le Procureur : Un beau cadeau empoisonné, oui ! Envoyée aux hommes par Zeus, pour les attacher à leur condition et leur ôter ainsi toute chance de s'élever vers les dieux. Pandora la beauté personnifiée, à laquelle Hermès, sur ordre de son maître, attribue un tempérament de chienne et un esprit menteur et voleur. *A l'avocat de la défense.* C'est là votre témoin, maître ?

Le Fou : *A Pandora, en tirant la langue.* Na !

Le Président : *s'adressant à l'avocat de la défense.* Dans ces conditions, désirez-vous conserver votre témoin, maître ?

L'avocat de la défense : *Exultant.* Oh, oui ! Puisse la cour me permettre de commencer l'interrogatoire du témoin, pour l'instant très perturbé par ces messieurs !

Le Président : *à contrecœur.* Poursuivez !

L'avocat de la défense : *Très aimablement.* Madame, parlez-nous, je vous prie, de la boîte de Pandora.

Pandora : Je ne vois pas de quoi vous voulez parler !

L'avocat de la défense : Celle-ci porte pourtant votre nom.

Pandora : *faisant l'étonnée.* Une boîte ? Je ne vois pas !

L'avocat de la défense : Le terme est impropre, en effet, car il ne s'agit pas d'une boîte, mais d'une jarre, une grande jarre que vous avez emportée avec vous dans la maison d'Epiméthée, votre époux.

Pandora : Ah, la jarre ? Que voulez-vous que je vous dise ?

L'avocat de la défense : Ce qu'elle contenait !

Pandora : Je n'en sais rien, moi, c'est Zeus qui me la remise, une dot en quelque sorte !

L'avocat de la défense : Cette jarre, vous l'avez ouverte ?

Pandora : Un instant seulement et sur son ordre !

L'avocat de la défense : Qu'en est-il sorti ?

Pandora : *effondrée.* Je n'en savais rien !

L'avocat de la défense : *impitoyable.* Qu'en est-il sorti ?

Pandora : Des malheurs !

L'avocat de la défense : Tous les maux ou presque, la maladie, la souffrance, la vieillesse, la fatigue, le deuil... Voilà ce qu'à travers vous, Zeus a offert à l'homme !

Pandora : J'ai vite refermé le couvercle !

L'avocat de la défense : Oui, en y laissant au fond « Elpis », l'espoir ! Zeus, trompe l'homme et le ramène par vous au rang d'animal, ou presque. Ils vont sortir d'un ventre de femme, grandir, vieillir, souffrir et mourir. Ils le savent et connaissent les maux qui nécessairement vont les accabler un jour, mais ceux-ci son silencieux et imprévisibles et les prennent par surprise. Contrairement aux animaux qui n'espèrent rien et aux dieux qui ont tout et n'ont rien à espérer, l'homme vit dans l'attente. De cet espoir naît le lien qui nous relie aux dieux, tout en faisant de nous, d'éternels esclaves.

Le Procureur : Je voudrais comprendre ! A quoi peut donc servir cet interrogatoire ? Vous nous amenez à la barre, la complice de Zeus, qui va l'aider à empêcher les hommes de se mélanger à nouveau aux dieux. Par les maux qu'elle a libérés, elle est lourdement coupable, mais il y a prescription depuis longtemps...

Le Fou : Il n'y a pas de prescription, pour les crimes contre l'humanité !

L'avocat de la défense : Pandora ne peut être tenue responsable de ce qu'elle est. C'est ainsi qu'elle a été créée par Zeus. C'est la femme, c'est le reflet divin de la vie, que serait l'homme sans elle, sa douceur, sa chaleur, son amour ? Si elle ouvre la jarre, c'est sur ordre, sans savoir ce qu'elle contient. C'est le roi des dieux, qui à travers elle, assujettit les grecs.

Le Procureur : Tout ceci est une mascarade ! Pandora, ange ou démon ? Il faut savoir, cher confrère, ce que vous voulez et où vous désirez nous amener !

Le Fou : Ni ange, ni démon, femme, simplement femme !

Le Président : Je ne vois toujours pas où vous voulez en venir, maître, éclairez-nous je vous prie !

L'avocat de la défense : Le théâtre antique, comme tous les théâtres à travers le temps, ne fait que refléter la pensée de l'époque. Or les grecs de l'époque, se croyaient jouets des dieux et ne faisaient qu'obéir à ce qu'ils interprétaient comme étant leurs ordres. Pas le moindre orgueil dans tout cela ! Voilà, monsieur le procureur, ce que je voulais démontrer !

Le Président : Parfait maître, monsieur le procureur, le témoin est à vous.

Le Procureur : Je renonce pour l'instant, mais me réserve le droit d'interroger le témoin ultérieurement.

Pandora : Je n'ai pas que ça à faire ! J'ai une maison à tenir !

Le Président : *sec.* Il vous appartient pourtant de demeurer à disposition de la cour. *Puis plus aimable.* La cour vous remercie, madame, vous pouvez rejoindre votre siège.

Pandora regagne sa place avec la même majesté, qu'en la quittant.

Premier Garde : *posté derrière « Le Théâtre ».* Magistral, il est fort cet avocat-là !

Le Fou : Et de un, pour la défense !

Deuxième Garde : Ne criez pas trop tôt victoire, le Procureur à plus d'un tour dans son sac et le Juge est de mèche avec lui.

Premier Garde : L'avocat de la Défense aussi !

Le théâtre présente sa face « Sourire ».

II

Le Mensonge, L'Imposture et la Triche

Le Procureur : Et si nous parlions des autres, les suivants, les Romains !

L'avocat de la défense : Je ne vois pas, ce dont vous voulez parler !

Le Procureur : Ce que je vois, moi, c'est que vous esquiviez ! La peur sans doute ?

L'avocat de la défense : Peur, mais de quoi, grand dieu ?

Le Procureur : Des épigones, pardi !

L'avocat de la défense : Et alors, les épigones !

Le Procureur : Des tricheurs, des voleurs, de vulgaires plagiaires !

L'avocat de la défense : Disons, plutôt, des amoureux, admiratifs du théâtre grec !

Le Procureur : Amoureux voraces, alors ! Ils ont pillé les grecs, sans scrupules, vos Romains et quand je dis « pillé », c'est mon indulgence naturelle qui s'exprime, là ! Ils les ont piratés et violés, et à plusieurs reprises, encore !

L'avocat de la défense : Que d'exagérations !

Le Procureur : Combien d'*Antigone*, d'*Oedipe*, de *Médée*, combien d'*Hécube*, combien d'*Iphigénie* ? Je maintiens, des plagiaires et à répétition par-dessus le marché !

L'avocat de la défense : Vous oubliez le reste, les centaines de pièces originales, elles !

Le Procureur : Tiens donc, lesquelles par exemple.

L'avocat de la défense : Prenez, le grand Accius ! Vous oubliez ses pièces, toutes originales, *Atrée*, *Brutus*, *Térée*, *Les Troyennes*, merveilles littéraires dont un fragment nous donne à entendre le crissement du grain sur la meule et un autre le grondement d'un tremblement de terre.

Le Procureur : Mises à part vos impressions littéraires, somme toute, très personnelles, C'est tout ?

L'avocat de la défense : Le théâtre romain foisonne de grands auteurs originaux, Sénèque...

Le Procureur : Et *Médée*, il l'aurait inventé, celui-là, peut-être ?

L'avocat de la défense : Peut-être pas, mais que trouvez-vous de semblable entre la *Médée* d'Euripide et la sienne, si ce n'est le personnage ?

Le Procureur : C'est déjà beaucoup ! Je remarque que vous oubliez Ennius, peut-être ne voulez-vous pas vous souvenir de ses pièces, *Andromaque*, *Hécube*, *Iphigénie* et de ses deux *Médée*.

L'avocat de la défense : Justement, deux *Médée*, pour bien se distinguer.

Le Procureur : Raisonnement spécieux, il se copiait lui-même !

L'avocat de la défense : Et vous vous dites impartial ! Vous omettez, les autres, toutes ses autres pièces, celles qui ne doivent rien à personne ; *Achille*, *Ajax*, *Alcméon*, *Alexandre*, *Andromède*, *Cresphontes*, *Erechthée*, *Phoenix*, *Télamon* et j'en passe.

Le Procureur : N'empêche, que cela fait beaucoup de plagiat ! Le jury appréciera.

L'avocat de la défense : Vous faites à mon client un mauvais procès ! Ces personnages que vous reprochez aux auteurs romains d'avoir copiés, appartiennent tous, soit à la mythologie, soit aux légendes, ils font donc partie de notre patrimoine commun et rien n'empêche un auteur d'aller y puiser.

Le Procureur : Cela montre tout de même un singulier manque d'imagination ! Combien, à votre avis, ces grands auteurs ont-ils écrit d'œuvres originales, dix, vingt, cinquante ?

L'avocat de la défense : *Il réfléchit un moment, en comptant sur ses doigts.* Les tragédies, voyons, « *Les Phéniciennes* », « *Phèdre* », « *Thyeste* », ... Une bonne centaine, certainement auxquelles nous pouvons ajouter toutes celles détruites, qui ne nous sont pas parvenues !

Le Procureur : Cela ne pèse pas lourd, au regard de tant de siècles !

L'avocat de la défense : Et les comédies, vous ne pouvez pas ne pas les trouver originales, celles-là !

Le Procureur : Beaucoup ont été inspirées de Ménandre !

Le Président : Ces Grecs, toujours ces damnés grecs !

L'avocat de la défense : Là, c'est de la mauvaise foi pure, que je me dois de dénoncer. Vous oubliez les *Palliatae* ! Plaute, Terence, Turpilius et tant d'autres ! Tous savent qu'il a été écrit des centaines de pièces.

Le Procureur : *sceptique*. Dont il ne demeure presque rien, naturellement !

L'avocat de la défense : Cicéron en parle !

Le Procureur : *enflammé*. La belle affaire, il parlait beaucoup celui-là, rien de moins fiable ! Même à notre époque, les auteurs continuent à copier les Grecs. Cet Anouilh, c'est dégoûtant ! Une dix-septième Antigone, que d'intrépides lapins de garenne, soi-disant metteurs en scène, créent, recréent, réinventent et déforment à souhait!

L'avocat de la défense : *Pas très convaincant*. C'est un beau texte, tout même !

Le Procureur : *Avec moult effets de manches*. Comme d'autres classiques, qui permettent à ces fainéants d'éviter le risque de monter des pièces contemporaines. En vérité, je vous le dis, tous plagiaires, tous menteurs, tous couards !

L'avocat de la défense : S'inspirer n'est pas copier, c'est même une tradition.

Le Procureur : Au nom de la tradition, l'on bat de braves ânes et l'on met à mort de placides taureaux ! Au nom de la tradition, on excise des filles ! *Grave*. Au nom de la tradition, Maître, il se commet des crimes !

L'avocat de la défense : Toujours, cet excès !

Le Procureur : Aucun excès, juste l'expression de la simple vérité.

L'avocat de la défense : Mais enfin, ce n'est tout de même pas un crime, que de s'inspirer d'un ancien !

Le Procureur : C'est dépouiller un cadavre, sans encourir la moindre peine.

L'avocat de la défense : Accuseriez-vous Molière d'avoir plagié « La Marmite » de Plaute en écrivant « l'Avare » ?

Le Procureur : Il copia, comme les autres !

Le Premier Garde : Il nous conteste Molière à présent !

Le Fou : « Voilà l'esprit général de Molière et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui tout au plus raillent quelque fois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ! »

Premier Garde : Ça, ça sent le censeur, ne serait-ce pas du Jean-Jacques Rousseau ?

Deuxième Garde : Tu crois ?

Premier Garde : J'en suis presque sûr ! Sais-tu qu'à Genève, le théâtre était interdit ?

L'Avocat de la défense : D'Alembert disait que ce n'était pas le théâtre que visaient les Genevois, mais plutôt le libertinage et la dissipation des théâtres !

Le Procureur : Rousseau n'était pas du tout d'accord ! Pour lui, une fois le théâtre autorisé « apparaîtront la paresse, la vie chère, les impôts, le goût du luxe, les mauvaises mœurs. A Genève même, il favoriserait le luxe, accroîtrait l'inégalité, altérerait la liberté et affaiblirait le civisme. »

Deuxième Garde : J'entends dire la même chose de la télé !

L'avocat de la défense : Molière n'a-t-il pas dit « l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes ».

Le Procureur : Rousseau comme Bossuet, lui reprochait au contraire de favoriser les vices et de ne s'en prendre qu'aux ridicules. Pour ces éminents moralistes, la comédie fait rire au dépend de l'honnête homme et la tragédie ment en nous présentant des personnages improbables.

L'avocat de la défense : Le grand Voltaire, lui, encourageait comédie et tragédie lesquelles donnent « des leçons de vertu, de raison et de bienséance. »

Le Fou : Les uns et les autres, ont tout à la fois, raison et tort, « Le théâtre et un mensonge qui dit la vérité ! »

Le Président : Qui se permet d'intervenir ainsi ?

Le Fou : Moi pardi ! Il faut bien que certaines choses se disent !

Le Président : Pas des bêtises et pas par n'importe qui !

Le Fou : Dites, machin, votre honneur sur l'estrade perchée, un peu de respect ! Je ne suis pas n'importe qui ! Je suis le Fou, personnage essentiel du théâtre ! Je suis là depuis le début des temps et je serais encore là, quand vos perruques se seront depuis longtemps mitées. Quant à la bêtise, comme vous l'affirmez, elle est de Cocteau ! Je ne me souviens pas qu'il ait eu la réputation d'être sot, vous par contre...

Le Président : Silence ou je vous fais incarcérer pour outrage à la cour !

Le Fou : *s'adressant au public.* Ce n'est pas mon emploi, de me taire.

Le Président : Vous disiez ?

Le Fou : Je disais ; « je ferais tout pour vous plaire. », votre éminence !

Le Président : J'en prends acte !

Le Fou : *à part.* « Tant que nous sommes parmi les hommes, pratiquons l'humanité. »

Le Premier Garde : *au deuxième garde.* Ce fou parle d'or, là c'est de Sénèque !

Le Deuxième Garde : *au premier garde.* Où vas-tu chercher tout ça ?

Le Premier Garde : *Montrant la salle.* À force d'écouter ce qui se dit ici ! Tu verras dans vingt ans.

Le Deuxième Garde : *horriifié.* Je refuse de savoir toutes ces choses, moi ! Le passé doit appartenir au passé.

Le Premier Garde : Un peu de culture ne nuit pas !

Le Deuxième Garde : Ah non ! Une fois le boulot fini, je n'aspire qu'à une chose, m'installer confortablement dans mon fauteuil devant la télé, avec un bon match, un verre de bière et des chips. La culture, beurk ! Je veux mon cerveau libre, pour mieux aimer la vie.

Le premier assesseur : Je suis désolé d'interrompre le débat, mais je me dois de signaler à la cour et à messieurs les jurés, que l'acte d'accusation ne concerne que les péchés capitaux et que ce n'est déjà pas si mal. Or le mensonge, la tricherie et le plagiat, ne font pas partie de ceux-ci. Dois-je rappeler à tous, ce que sont les péchés capitaux. Ils sont sept ; L'orgueil,